

C'est du cinéma

Les Oscars ont récompensé une œuvre et des comédiens de grand talent – du moins à mon goût. C'est sans doute la raison majeure du succès du film *'The Artist'* et de Jean Dujardin, qui en est la vedette.

Il était normal que cette consécration enthousiasme les Français. Mais s'agit-il d'un simple réflexe franchouillard, ou encore d'une quelconque nostalgie ? Ce serait dommage d'en rester là, et je m'interroge au contraire sur ce qu'il y a de plus profond dans cet engouement général.

Franchouillard ? Il est vrai que les discours « patriotiques » fleurissent dans le cadre de la campagne

actuelle. Voilà un succès que nous pourrions opposer à tous ces pays étrangers qui ne cessent de nous humilier. C'est la revanche de la France.

Mais, à mon sens, il n'y a pas de film ni d'acteurs plus ouverts que ceux-ci. Titre, couronnement à Hollywood, interventions en anglais, et surtout thème : on est en plein dans la culture américaine, celle que tant de nos nationalistes haïssent avec Mac Do, Coca et... Hollywood. Les Etats-Unis que présente le film ne sont pas ceux des drogués, des dépravés, des séries criminelles, mais ceux du rêve américain, de l'innovation, du travail et de la réussite. >>

SOMMAIRE DU N°1109

EDITORIAL : C'est du cinéma pp. 1-2

CONJONCTURE : Quelle monnaie après l'euro ? pp. 3-4

ACTUALITÉ : Le salon de l'agriculture a fermé ses portes p. 4 - A quoi servent les riches p. 5 - Confiance aux emplois verts p. 5

CHRONIQUE DES 100 JOURS p. 6

PORTRAIT : Martin Heidegger (1889-1976) p. 7

LU POUR VOUS : livres, articles et sites p. 8

BULLETIN D'ABONNEMENT

s'abonne à la formule postale pour 20 numéros (35 €) ou 40 numéros (60 €)

s'abonne à la formule électronique (format PDF) pour 40 numéros (40 €)

envoie une liste de personnes pour un service gratuit de 4 numéros dans le cadre de la formule postale ou électronique.

Merci de libeller vos chèques à l'ordre de la SEFEL et de nous les faire parvenir à l'adresse suivante :

SEFEL chez ALEPS, BP 80026, 13545 Aix en Provence Cedex 4

.cbé'0aWchielédùQ.Ré'0aWchillé

M Mme Mlle NOM..... Pr.c.iWbl

C'est du cinéma (suite)

La réussite de *'The Artist'* n'est pas celle d'une France repliée sur son Hexagone, mais celle d'une France ouverte, acceptant la mondialisation intellectuelle et artistique au même titre que la mondialisation commerciale. Depuis quelques semaines, le cœur des Français était Outre-Atlantique, on l'a perçu même au moment de la remise des César quelques heures auparavant.

A lors, nostalgique ? Le thème, en effet, est celui de la fin du cinéma muet. Mais qui l'a connu ? Bien que muet le film nous dit bien des choses : la musique, la danse et le mime sont là pour exprimer avec justesse les sentiments et l'humour des acteurs. Dujardin, c'est Fred Astaire – tout le monde l'aura compris.

“ L'Amérique riche de sa liberté ”

Si l'on doit regarder vers le passé, le film rappelle que les Etats-Unis n'ont pas toujours été ceux des Temps Modernes et des Raisons de la Colère, décrivant misère sociale et crise de civilisation. Ces avatars ont été surtout ceux de la période de Roosevelt. *'The Artist'*, c'est l'Amérique heureuse, celle du jazz, des grands orchestres, des grosses voitures, débordante de richesse méritée, bien qu'ostentatoire. C'est celle qui incarne la prospérité et la liberté (jusqu'à préserver les nôtres au cours des deux guerres mondiales) et qui pour l'essentiel l'incarne encore, en dépit des erreurs récentes. Le film n'ex-

prime pas une nostalgie, mais une permanence. « L'Amérique est de retour », slogan de Reagan.

Alors quoi ? Je me risquerai d'abord à avancer que c'est la dimension sentimentale et morale et du film et des acteurs qui séduit aujourd'hui une grande partie des Français, comme il a séduit le peuple américain. Dans le film, on voit de jolies choses, on entend de la bonne musique, on apprécie de bons acteurs. Le beau est un premier pas vers le bien, on le sait. Jean Dujardin a une personnalité simple et directe. Dans ses interviews, il entonne volontiers l'hymne à la famille, à l'amitié. Il est sympathique, parce que modeste, comme l'étaient par exemple Gabin, Montand, de Funès ou Bourvil. On est loin du monde sophistiqué ou mal éduqué qui occupe nos émissions de télévision, de ces prophètes de l'immoralité et de la violence qui nous infligent leur médiocrité.

On est loin également du quotidien médiatique et politique, et c'est finalement cela que les Français ont, consciemment ou inconsciemment, plébiscité. Nous sommes soumis depuis des années à la sinistrose. Les candidats actuels parlent et partent toujours de « la crise » et se présentent en protecteurs contre la crise, voire même en explorateurs d'un monde sans crise.

La crise n'existe pourtant que par leurs maladresses, leur ignorance, leurs mensonges, leur obstination à refuser le chemin de l'espoir. Ils nous engagent au contraire sur la route de la servitude.

Les Français ont besoin de répit, et de véritables détentés. Ils les trouvent sans doute dans la pratique de plus en plus intense du sport et des loisirs, mais ils retrouvent la France délétère dès qu'ils se remettent à l'écoute des élites et de leurs hauts parleurs. Les peuples, on le sait, ont besoin de pain et de jeux. Mais le pain est mangé par les stupidités du dirigisme, et les jeux sont télévisés. Les Français ont été réduits au rang de spectateurs impuissants.

“ Les Français ont besoin d'air frais ”

Quelle libération quand ils peuvent de temps en temps s'amuser ! Quel soulagement de chanter, danser, espérer, aimer. N'est-ce pas la vocation même du cinéma. ? Le cinéma n'est pas « l'opium du peuple » parce qu'il a gardé, à la différence d'autres médias, une certaine pluralité, une certaine indépendance. Son financement vient des consommateurs – sauf en France où le « cinéma d'essai », appelé encore « cinéma d'auteur », est subventionné, ce qui donne des essais sans lendemain et des auteurs sans spectateur. Avec *'The Artist'*, les Français retrouvent sans doute quelque chose qui parle à leur cœur, une joie profonde, une bouffée de cet air frais qui leur manque tant. Bref, je crois avoir trouvé la clé de la popularité de ce film : c'est du cinéma !

Jacques Garello

L'euro, l'eurofranc ou le franc ?

La crise monétaire et financière, puis la crise des dettes souveraines, a ébranlé la confiance vis-à-vis des monnaies et en particulier de l'euro.

L'éclatement de la zone euro n'est plus une hypothèse d'école. Certains imaginent déjà le retour aux monnaies nationales. Dans une version soft, il s'agirait d'un eurofranc, ou d'un euromark, monnaies de paiement nationales liées de façon rigide à l'euro, un peu comme le centime d'euro par rapport à l'euro : où serait le changement ? Une autre version consisterait à imaginer deux euros, du Nord et du Sud, avec un taux de change flexible entre les deux, à l'intérieur d'une zone de fluctuation limitée (un « remake » de l'écu – qui a échoué).

Reste le vrai retour à de vraies monnaies nationales, et la fin de l'euro. Il poserait des problèmes, en particulier avec une dette libellée en euros, et une monnaie nationale dévaluée, qui alourdirait mécaniquement le poids de cette dette. Si les Etats veulent en profiter pour dévaluer leur monnaie, ce « ballon d'oxygène » – qui est en réalité un vol des créanciers – serait vite épuisé.

Quelle que soit la solution adoptée, on se heurtera toujours au même problème : peut-on compter sur l'indépendance des banques centrales ? Nul n'ignore les manipulations monétaires

auxquelles se livrent certaines banques centrales (Chine et USA notamment), pour booster leurs exportations. Mais la Banque Centrale Européenne elle-même pratique, au mépris de ses statuts, une politique monétaire keynésienne pour « relancer » l'économie et pour monétiser la dette publique.

La règle monétaire ?

Certains, comme Milton Friedman en son temps, espèrent le salut dans une règle monétaire intangible, inscrite dans la constitution : une croissance régulière et raisonnable de la masse monétaire. Ce serait une solution si les gouvernants respectaient ce type de règle. Mais dès que la règle devient réellement gênante, les gouvernements s'en affranchissent. Ils ne respectent pas davantage la constitution que les traités internationaux, comme le montre le viol permanent et généralisé du plafond de déficit budgétaire (3% du PIB) fixé par le traité de Maastricht. Comme les banques centrales (qu'il s'agisse de la BCE ou de toute autre) n'ont qu'un indépendance fictive, la règle d'or ne fait illusion qu'un temps. Autant confier à l'ours la garde du pot de miel.

Le retour à l'étalon-or ?

Certains voient le salut dans un retour à des monnaies convertibles en or, nationalement (comme avant 1914) ou internationalement (comme le dollar

jusqu'en 1971). L'idée est que la monnaie reposerait sur une « valeur réelle ». Le retour à l'étalon-or véritable empêcherait largement les manipulations monétaires, les ajustements se faisant automatiquement sans que les gouvernants n'y puissent rien. L'or, cette « relique barbare » comme disait Keynes, inspire souvent confiance, comme le montre depuis des années le rush sur les achats d'or, dont le prix a explosé : plus de 1700 dollars l'once, contre 35 dollars en 1971 ! Les banques centrales s'y mettent à leur tour. Jamais elles n'ont acheté autant d'or depuis un demi-siècle : 440 tonnes. N'est-ce pas la valeur refuge ?

Mais d'une part, il n'est pas certain que l'hypothèse d'un retour à l'or soit politiquement réaliste, compte tenu des réserves variables d'un pays à l'autre et de la répartition sur quelques pays des mines d'or. D'autre part, l'or est aussi une marchandise, dont la valeur « réelle » (subjective) varie en permanence.

Enfin et surtout, le retour à l'étalon-or implique la définition par chaque banque centrale de la parité de sa monnaie par rapport à l'or. Or, l'histoire monétaire des deux siècles derniers montre que les Etats n'hésitent pas à dévaluer leur monnaie, à modifier unilatéralement leur parité. Cette pratique avait été interdite par les

Quelle monnaie après l'euro ? (suite)

La convertibilité du dollar en or a finalement été supprimée le 18 août 1971 : fin du système !

Les monnaies locales ?

Les milieux altermondialistes ou proches des « indignés » voient le salut dans les monnaies créées par des particuliers ou des associations. En France, le SEVE (système d'échange pour vitaliser l'économie) crée la Roue dans le Vaucluse, les indignés créent l'alumette à Aix, le Nostra à Salon, l'Abeille à Villefranche-sur-Lot, la Mesure à Roman, l'Occitan à Pézenas, etc. Dans le monde entier on dénombrait quelque 5.000 monnaies « locales ».

Faut-il leur prêter quelque avenir ? Elles n'ont en fait que des communautés de paiement très restreintes. D'ailleurs, elles sont inventées par des gens qui sont hostiles à l'échange marchand et encore plus à la mondialisation. Il s'agit de favoriser le seul commerce local. Produire, travailler et consommer au pays. Comme

l'expliquent les initiateurs de ces monnaies locales, « on veut savoir où va l'argent », des « circuits courts » pour « éviter la spéculation ». On adopte une charte éthique, fondée par exemple sur « l'humain, la terre et le terroir ». C'est en fait un refus de la société ouverte.

De plus, ces monnaies locales sont en général fondantes : elles perdent leur valeur dans le temps, pour inciter à les dépenser tout de suite : pas question d'épargner, l'épargne, « c'est le mal capitaliste ». Toutes ces expériences reposent sur des subventions des collectivités locales. Comme toujours, ces initiatives ne sont souvent que les faux nez des communes qui les encouragent et tout se termine par des impôts payés...en euros.

Du « fiat monnaie » à la privatisation ?

Pourtant, il y a peut-être avec ces monnaies locales une réaction

contre ce que l'on appelle le « fiat monnaie », contre la vieille idée que c'est au pouvoir politique de décréter ce qu'est la monnaie et, d'un coup de baguette magique, l'imposer aux peuples pour leurs échanges. On rejoint un thème libéral, développé notamment par Hayek : la privatisation de la monnaie, les monnaies concurrentielles. Mais cette fois, ce serait une véritable procédure de liberté, reposant sur des banques libres, produisant librement des monnaies concurrentielles, sous leur responsabilité (personnelle ou partagée dans des réseaux labellisés). Voilà des monnaies sans frontière, qui seraient acceptées partout où l'on a confiance en elles. Utopie ? Cela a existé dans l'histoire, et l'utopie consiste plutôt à faire confiance aux hommes de l'Etat, qui se sont toujours révélés incapables de gérer correctement la monnaie. La liberté produit de meilleurs résultats que l'étatisme. Pourquoi la monnaie échapperait-elle à cette règle ?

Jean Yves NAUDET

Le Salon de l'Agriculture a fermé ses portes

C'est un haut lieu de la politique française et aussi un laboratoire d'impôts

A dieu lait, veau, vache, cochon, couvée : le Salon de l'Agriculture a fermé ses portes. C'est une institution sans pareille au monde. Des vaches, des poulets et des paysans ont la possibilité d'y voir défiler les plus beaux spécimens de la politique française. Cette année, les bestiaux et leurs maîtres auront été particulièrement choyés. Non seulement ils ont pu admirer tous les présidents potentiels que compte le pays, mais ils ont pu les observer très longtemps : c'était à celui qui passait le plus d'heure à la

grande ferme. Nul n'a pu faire mieux que François Hollande, qui a été primé et qui est donc reparti avec une cocarde tricolore entre les cornes.

L'avantage du salon c'est qu'il évite aux candidats de faire le tour de la France rurale, qui a la mauvaise idée d'être dispersée sur l'ensemble du territoire. La campagne à Paris : voilà qui est jacobin. Mais le jeu en vaut-il la chandelle ? La paysannerie représente moins de 4 % de la population active

(contre plus de 50 % en 1955), et sans doute moins de 7 % de l'électorat. Est-ce l'intérêt des candidats de rencontrer les paysans ou l'intérêt des paysans de rencontrer les candidats ? Les aides de l'Etat représentent 47 % des revenus des agriculteurs français, contre 1% en Nouvelle Zélande et en Australie, et la Politique Agricole peu Commune représente encore la plus grosse dépense du budget européen (bien qu'elle ait diminué). Mais il ne faut pas trop en parler : la ferme !

A quoi servent les riches ?

Sans doute à faire qu'il y ait moins de pauvres

Deux raisons expliquent les attaques dont les riches sont l'objet au cours de cette campagne électorale : l'une est la traditionnelle jalousie qui caractérise le peuple de France, l'autre l'ignorance totale de toute notion élémentaire d'économie.

Pour la première, ce trait de caractère était déjà relevé par Alexis de Tocqueville : les Français n'aiment pas ceux qui réussissent, l'envie l'emporte sur l'émulation. Jean Fourastié avait écrit un livre au titre significatif : « Le jardin du voisin ». Pourvu que ses tomates soient moins mûres !

Pour la seconde, c'est plus inquiétant, parce qu'une simple éducation économique de base permettrait de l'éliminer. Mais, faute d'un système d'enseignement digne de ce nom, trop de Français sont persuadés que s'il y

a des riches c'est parce qu'ils ont exploité des pauvres. Si quelqu'un a en plus c'est que quelque autre a en moins. L'économie serait donc un jeu à somme nulle, et c'est la loi du plus fort qui l'emporterait toujours. La jungle serait dominée par les gros propriétaires les grands patrons, ceux de la haute, du CAC 40, etc.. Donc c'est la lutte des classes qui s'impose.

Trop de Français ne savent pas comment les riches le sont devenus : en entreprenant, en créant des richesses et des emplois. A l'heure actuelle, les 10 Français les plus riches pèsent 700.000 emplois. Supprimons-les ! Hayek faisait remarquer à juste titre qu'il faut des riches, car eux seuls peuvent se payer le luxe d'innover. L'automobile et l'avion ont été des lubies de riches, ce n'est pas un

commissaire au plan qui les a inventés et développés. De même pour les bas nylon, les gadgets électroniques, le bon vin ou le poulet industriel. Enfin, les Français savent-ils qu'il est difficile de rester riche longtemps ? Moins de 1% des familles riches il y a un siècle le sont toujours... Enfin, et pour clore le débat : il y aura toujours des riches et des pauvres, et le progrès social est assuré quand les pauvres peuvent devenir riches. La mobilité sociale est un objectif plus réaliste et plus digne que l'égalité sociale.

Toutes ces idées ont inspiré Jean-Philippe Delsol, administrateur de l'ALEPS, et Nicolas Lecaussin, directeur du développement de l'IREF, dans un livre à paraître à la fin mars, et dont nous reparlerons. : *A quoi servent les riches*, (Jean Claude Lattès).

Confiance aux emplois verts

Confiance aveugle : l'activité écologique supprime partout des milliers d'emplois

Madame Joly n'a pas beaucoup d'électeurs, mais elle a beaucoup d'idées. Vertes. Elle a un grand programme de développement des activités vertes : densifier les transports publics, créer plus de services publics locaux, subventionner de grands projets pour les énergies de substitution. Tout cela appelle un financement lourd. Une partie sera naturellement fournie par la surtaxation des riches. L'autre partie proviendra d'une sorte de multiplicateur vert : les emplois verts créés amèneront de la croissance pour tous.

Dans un article publié par l'IREF le 29 février sur le site www.irefeurope.org, Jean-Philippe Delsol

donne quelques précisions sur ce mirage vert :

« En janvier l'un des leaders mondiaux dans les énergies renouvelables, le danois Vestas a annoncé la suppression de 2300 postes dans le monde (10% de ses effectifs), après en avoir déjà supprimé 1900 en avril 2009 et 3000 en octobre 2010. En quasi faillite, le fabricant allemand de cellules pour l'énergie solaire va céder plus de 95% de ses actions à ses créanciers. Solon, un autre acteur allemand, a déjà déposé le bilan en décembre dernier en laissant 800 salariés au chômage. Le fournisseur norvégien de systèmes photovoltaïques REC a perdu l'an dernier 1,3 milliards d'euros. En France, après le redressement judiciaire de

Photowatt, c'est Vergnet, seul fabricant français d'éoliennes, qui s'est déclaré en grande difficulté et les PME du secteur photovoltaïque sont dans la tourmente avec la liquidation judiciaire de Invasol et les licenciements successifs de Facilasol et de tant d'autres entreprises leur-rées un temps par ses incitations fiscales : la filière a perdu près de 7000 emplois en 2011. »

Si de plus on tient compte de ce que l'écologie politique coûte en impôts et en réglementations on en arrive au calcul (fait par Gabriel Calzada) qu'un emploi vert créé (ce qui se voit) détruit trois emplois ailleurs (ce qui ne se voit pas).



Martin Heidegger (1889-1976)

Reconstruire la philosophie

C'est un rêve caressé par la plupart des philosophes. Il est poussé à son extrême par Nietzsche, qui veut libérer la philosophie de toute attache métaphysique ou religieuse : « Dieu est mort ». Il avait hanté l'esprit de Descartes, qui cherchait dans la raison le fil rouge de la compréhension de l'être humain et de Dieu. Il était présent dans l'œuvre d'Husserl, précisément le maître de Heidegger, auquel il succèdera comme recteur de l'Académie de Fribourg. Doué d'une culture philosophique hors du commun, Heidegger percevait ce qui a égaré la philosophie de Platon à Nietzsche : c'est d'avoir voulu situer la compréhension de l'être humain en dehors de lui-même, alors que l'être est dans l'être.

« Deviens ce que tu es »

Au risque de choquer les puristes, cette formule de Saint Jean de la Croix peut résumer la pensée au cœur de l'œuvre de Heidegger. Il y a l'homme que je suis (étant) et l'homme que je porte en moi (être). Les deux ne font qu'un, car c'est à travers mon existence (étant) que je peux devenir moi-même (être). Tout va dépendre de la façon dont je vais mener mon existence. « Il y va, dans l'existence, de cette existence même ». Manquer sa vie, c'est se manquer. Toute existence est personnalisante, et cela se retrouve dans les états affectifs : se réjouir, s'effrayer, s'attrister.

Heidegger rompt ainsi avec la dualité de l'existence et de l'essence : l'homme ne se comprend pas à travers quelque chose ou quelque esprit qui lui est extérieur, il ne répond pas à un appel. Il se comprend en existant.

**Le défi d'être dans le monde**

Ce n'est pas facile d'exister. Car exister signifie être dans le monde. Le monde est une réserve d'outils, d'instruments qui devraient nous permettre d'être. Encore faut-il savoir utiliser efficacement ces instruments, comprendre les possibilités qu'ils nous offrent, le sens qu'ils peuvent donner à notre existence.

Contrairement aux historicistes, Heidegger ne croit pas que l'être humain soit conditionné, ni même impressionné par son environnement social, économique ou politique. Il n'a aucun intérêt pour la philosophie politique, et – comme on le sait – il a eu à payer très lourd un engagement politique, fût-il très bref, aux côtés du parti nazi en 1933. Heidegger s'intéresse à l'homme, et seulement à l'homme.

La chute et l'angoisse

Mener une existence, être dans le monde de façon à être n'est donc pas si facile. Cela explique pour-

quoi nombreux sont ceux qui renoncent : c'est « la chute », c'est le renoncement, et l'abandon aux apparences, l'absorption par le monde : faute de faire de son existence une compréhension authentique de soi-même, celui qui a déchu devient « ce qu'il faut, il se comprend à partir de sa profession, de son rôle social ». Son conformisme, son immersion dans le monde l'empêche de se comprendre. Il a démissionné (déliction).

Pourtant Heidegger estime qu'il existe un système d'alarme qui peut ramener l'homme vers lui-même : c'est l'angoisse, l'angoisse que donne ce vide de soi-même. Car « le dynamisme même de l'existence c'est ce pouvoir même sur soi » (Levinas). L'angoisse crée le souci, l'état affectif qui permet de retourner sur soi-même et de retrouver et comprendre ses possibilités. Ce retournement fait partie de l'existence. C'est « l'âme » d'Aristote, l'animation de la vie.

Heidegger maître de la philosophie contemporaine

Heidegger a vécu un drame personnel quand il a été jugé pour ses opinions politiques. Après plusieurs témoignages, dont celui de son élève et amie Hannah Arendt, il a été innocenté et a repris ses enseignements. D'ailleurs, la plupart des philosophes s'en sont réclamés de son vivant : des existentialistes comme Sartre, Merleau Ponty, des structuralistes tels Lacan, Foucault, Althusser, des phénoménologues comme Levinas, etc. Le paradoxe est qu'Heidegger, dans son désir de reconstruire la philosophie, inspire aussi la philosophie « post-moderne » de Derrida et autres, qui « déconstruisent » la pensée de l'Occident.

Connaissez-vous Ayn Rand ? Peut-être pas, mais vous allez la rencontrer avec surprise et intérêt dans ce livre que lui consacre notre ami Alain Laurent, philosophe et admirateur de cette grande dame de la littérature américaine.

Elle a été, en effet, très célèbre aux Etats-Unis. Auteur à succès avec deux ouvrages tirés chacun à plus de 7 millions d'exemplaires et deux pièces de théâtre jouées plus de mille fois, scénariste à Hollywood avec Cecil B. de Mille, Ayn Rand est aussi une militante républicaine amie de Goldwater, Reagan ou Greenspan. Ludwig von Mises dira d'elle « *C'est l'homme le plus courageux des Etats-Unis* ».

Mises rendait ainsi hommage à la pugnacité, à la passion et à l'efficacité dont elle a fait preuve durant sa vie aux Etats-Unis pour lutter contre le collectivisme. Car Ayn Rand, Russe, de son vrai nom Alisa Rosenbaum, a échappé aux Soviétiques et s'est exilée aux Etats-Unis en 1925 avec quelques dollars en poche. Dès lors, son combat a consisté à dénoncer le totalitarisme de Lénine et Staline, qui exerçaient pourtant une certaine fascination dans les milieux intellectuels du temps de Roosevelt. Elle va donc défendre l'individualisme contre toutes les formes de collectivisme, y compris l'étatisme. Aujourd'hui, la pensée d'Ayn Rand inspire les libertariens de tous les pays et a notamment influencé le mouvement des Tea Parties aux Etats Unis.

Comme elle l'écrit dans une note de travail de 1937, dans son roman *The Fountainhead*, Ayn Rand défend « *l'individualisme comme une nouvelle foi* » tandis que dans une autre note de 1940, elle écrit que « *le thème du roman est l'individualisme versus le collectivisme, pas en politique mais dans l'âme humaine* ». Alain Laurent insiste sur ces faits. Le message d'Ayn Rand est moins politique que philosophique. Ce qui importe pour elle c'est l'individu libre, capable de s'épanouir. L'individualisme – qu'elle appelle aussi égoïsme – est à ses yeux une religion : « *Je crois que l'homme sera toujours un individualiste, qu'il le sache ou non, et je me fais un devoir de le lui faire comprendre* », écrit-elle en 1934. Et c'est l'Etat qui « *existe pour servir l'individu* » et non pas l'inverse.

Aujourd'hui plus que jamais nous avons besoin de témoins de la liberté pour éclairer des esprits contaminés par un siècle de collectivisme et de dirigisme. Avec la façon actuelle d'enseigner l'histoire et la philosophie, les jeunes ignorent tout de la liberté. Ayn Rand peut les instruire et les séduire par sa passion. Elle les interpelle : « *Qu'allez-vous faire de votre vie ? Vivrez-vous en esclaves ?* ». Ayn Rand, c'est la révolte contre la massification contre la grégariation. On pourra cependant observer que sa foi s'arrête à l'être humain, et ne va pas jusqu'à Dieu ; mais c'est peut-être une première étape.

Ayn Rand ou la passion de l'égoïsme, Edition des Belles Lettres, oct. 2011.